

AU CIMETIERE

Pierre Legai avait entrepris un long voyage pour aller, le soir, de la Toussaint, prier sur la tombe de ses parents, mort pendant qu'il visitait des contrées lointaines.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis le jour où il avait quitté son village natal, et, lorsqu'il y arriva, par cette froide soirée du premier jour de novembre, les fidèles qui se rendaient à l'église, silencieux et recueillis, ne le reconnurent pas.

Comme il montait la rue basse qui conduit à l'église, la cloche envoyait au loin ses appels lugubres, qu'elle devait répéter d'heure en heure jusqu'à l'extinction des lumières.

De temps en temps quelque femme curieuse, soulevant la cape de son long manteau flamand, regardait cet étranger qui avait eut l'idée singulière et peu chrétienne d'entreprendre un voyage le jour même où chaque vrai croyant après avoir le matin, honoré tous les saints du paradis, se fait un devoir d'aller, le soir, prier pour ceux de sa famille qui attendent sous la "couverture verte" du cimetière l'heure de la résurrection. Sur la grande place près de la fontaine monumentale qui lui rappelait de nombreux et tendres souvenirs, il s'arrêta.

L'eau cristalline, en tombant dans les vasques de marbre, prenait une voix qui lui racontait tous les événements de la jeunesse. Il y a comme cela, dans chaque localité, des arbres, des ruisseaux, des sources murmurantes, de simples pierres, dont l'image suit partout le voyageur et dont la seule vue fait revivre le passé.

Pierre était là depuis quelques minutes, le cerveau en feu, laissant parler son pauvre cœur brisé, songeant à ceux qui n'étaient plus et dont l'âme, en ce jour de deuil sur la terre, jouissait sans aucun doute là haut d'un bonheur infini.

Une main se posa sur son épaule et une amie lui dit : — Sois le bien venu, Pierre. C'était son cousin Guillaume qui lui parlait ainsi. Encore un vaincu de la vie, encore un malheureux à qui chaque son de la cloche parlait d'un absent et d'une espérance envolée.

— Allons prier, répondit Pierre; celui qui peut consoler et guérir ne change pas, lui; reste toujours, alors que tout se transforme, s'use, tombe, disparaît et meurt autour de nous. Maintenant dit Pierre, lorsqu'ils eurent "fait leur heur" devant le catafalque au drap noir parsemé de larmes d'argent et entouré de long cierges de cire jaune, tu vas m'accompagner au cimetière et me montrer le tombeau de mes parents.

Guillaume hésita. Nous irons demain balbutia-t-il; neuf heures viennent de sonner..... Tu ne rentres jamais si tôt... — Non, mais aujourd'hui... Tu as peur d'aller au champ des morts? — Eh bien! oui. Tu te moqueras de moi si tu le veux, mais pour rien au monde je ne franchirais la grille du cimetière.

Depuis quand es-tu devenu si poltron? — Depuis qu'il y a un revenant qui chaque nuit se promène entre les tombes.

— Raisons de plus pour y aller. Tu iras seul!..... Soit; mais tu viendras du moins jusqu'à l'entrée.

— Puisqu'il le faut bien..... Les deux amis marchèrent

en silence. Enfin Pierre demanda: — Me diras-tu au moins si ce fameux spectre qui te fait une si grande peur, mérite sa mauvaise réputation par quelque méfait?

— Il n'a jamais fait le moindre mal répondit Guillaume. — Et sous quelle forme se manifeste cet habitant d'un autre monde?

— Ceux qui l'ont vu disent qu'il porte un grand manteau que souvent il s'agenouille au pied de la grande croix de l'allée centrale.

— Nous verrons cela. Pourquoi ne pas remettre ta visite à demain? — Grand enfant!

Arrivé à quelques pas du champ de repos, Guillaume s'arrêta et, montrant du doigt une grande tombe blanche il dit d'une voix tremblante.

— Tout juste à côté de ce superbe monument..... Tu verras une croix de bois ornée d'une couronne d'immortelles.

— Viens avec moi. — Pas pour une fortune! Pierre entra seul dans ce que les Flamands appellent si bien le Jardin de l'Eglise.

Un pâle rayon de lune lui permit de lire une inscription: deux noms, tout son passé, toute sa vie!.....

Il s'agenouilla sur le gazon fêtré, se découvrit respectueusement et pria longtemps. Chrétien sincère et convaincu, il honorait son père et sa mère comme des saints du paradis.

Et là, au milieu de cet asile de la mort, il se revit petit enfant, bercé sur les genoux de celle qui lui apprit à bégayer ses premières applications au Très Haut, recevant de son père ces conseils précieux qui firent de lui un honnête homme et un bon citoyen.

Tout à coup un bruit de pas lui fit lever la tête. Une femme, qui paraissait jeune encore, marchait lentement parmi les monuments funéraires. Elle passa près de Pierre sans paraître s'apercevoir de sa présence et alla un peu plus loin, attacher à une petite croix une couronne de fleurs naturelles.

Puis elle se courba bien bas et murmura: — Dors en paix, cher petit ange, ou plutôt du haut du ciel, prie pour ta mère qui t'aime tant et veille sur elle!

C'était là le revenant que tout le village craignait! Une mère, que le souvenir d'un enfant bien aimé occupait même dans son sommeil. Car il n'y avait pas de doute, Pierre se trouvait en présence d'une somnambule. Sans cela elle eût été effrayée à la vue de cet étranger. Sa visite terminée, la pauvre affligée se dirigea de nouveau vers la grille et passa tout près du voyageur, comme la première fois, sans le voir, sans s'inquiéter le moins du monde de sa présence.

Pierre la suivit de loin, retenant haleine, fâché contre lui-même lorsque son pied froissait trop brusquement les feuilles mortes qui jonchaient le chemin.

Il arriva ainsi à la Grand Place, Guillaume s'y promenait de long en large, se demandant s'il ne devait pas prévenir la police et raconter à que terrible danger venait de s'exposer son téméraire cousin.

— Tu vois bien, lui dit Pierre, que notre fameux revenant n'est pas bien méchant.

— Tu l'a donc vu? — Sans doute et toi aussi, car le voilà qui disparaît à l'angle l'église.

— Mais c'est Thérèse la folle! — Appelle-la comme tu voudras, mon cher, mais pour moi c'est une mère qui vient de

prier sur la tombe de sa fille. Tout le monde ici se moque d'elle.

— Et moi je me suis incliné sur son passage, car folle ou somnambule, elle m'a prouvé que l'amour maternel survit au naufrage de toutes les autres facultés du cœur et de l'âme.

JEAN LEFRANC

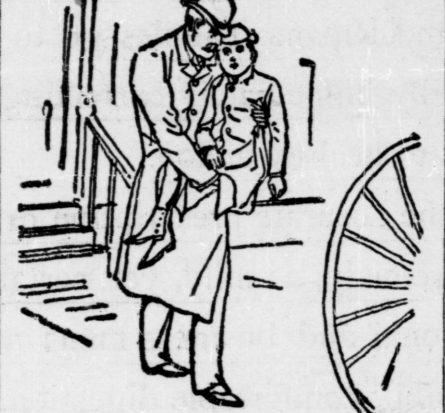
UN JEUNE GARÇON SAUVE

IL GARDAIT LA CHAMBRE DEPUIS PLUS D'UN AN

Il endurait des souffrances atroces dans les muscles de ses bras et de ses jambes. Réduit presque à l'état de squelette.

De l'"Acadian", de Wolfville, N. E. M. T. W. Beckwith est le propriétaire de l'hôtel Royal à Wolfville, l'hôtellerie la plus importante en ville et c'est un homme bien connu et estimé dans toute cette localité. Il a un garçon joli et spirituel, âgé de 13 ans, nommé Freddie, dont l'intelligence est bien au-dessus de la moyenne. On sait parfaitement dans Wolfville que Freddie a fait une grave maladie quoique pourtant les moyens auxquels il doit sa guérison ne soient pas si généralement connus et un rapport de son cas sera peut-être utile pour venir en aide à d'autres malades. Le 26 décembre 1893, Freddie tomba malade et dut s'aliter jusqu'en mars 1894. Deux médecins différents furent mandés pendant sa longue maladie. L'un deux dit qu'il avait la grippe et l'autre qu'il était atteint de rhumatisme fiévreux. Il éprouvait des douleurs vives dans les muscles de ses bras et de ses jambes

et après trois ou quatre jours, dut prendre le lit où il resta presque tout l'hiver, souffrant terriblement. Il fut réduit presque à l'état de squelette et ne pouvait presque prendre aucune sorte de nourriture. Pendant sa maladie, il éprouva une rechute, ayant voulu se lever avant qu'il ne fut temps. Enfantin, il voulait auxieusement sortir pour jouir du soleil du printemps et pendant plusieurs jours on le fit promener en voiture. Ceci amena la rechute. Le docteur fut de nouveau mandé et l'enfant continua d'empirer et dut prendre de nouveau le lit. Les choses prirent une tournure grave, car, en dépit des soins médicaux qu'on lui prodiguait, il ne devenait pas mieux. Finalement, son père se décida à essayer les pilules Roses du docteur Williams.



Peu après, Freddie se sentit mieux. Son appétit revint et les douleurs diminuèrent. En continuant à prendre les Pilules Roses, il recouvra rapidement la santé et la force, et environ un mois plus tard il était apparemment aussi bien que jamais, le seul reliquat de sa longue maladie étant une douleur légère à la jambe, qui ne disparut de plusieurs mois. Il y a plus d'un an et demi que Freddie a pris sa pilule et, dans cet interval de temps, n'a pas eu d'attaque du mal. Il n'y a pas de doute que les pilules Roses du docteur Williams l'ont guéri et le garçon et ses parents en font de grands éloges.

Les Pilules Roses du Dr Williams sont la merveille médicale du siècle. Dans des centaines

de cas elles ont guéri quand les autres remèdes eurent failli. Elles sont un remède qui guérira positivement toutes les maladies qui proviennent d'un état vicié du sang ou de l'ébranlement des nerfs. Vendues par tous les commerçants ou par la maille de la Dr Williams Medicine Company, Brockville Ont., à 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50 il y a de nombreuses imitations ou contrefaçons contre lesquelles le public doit être en garde.

UN MOT AUX FILS DE CULTIVATEURS

Fils de cultivateurs, ne rougissez pas de l'état de votre père, ne craignez pas de devenir vous-mêmes agriculteurs; car vous embrassez, en le devenant la meilleure et la plus libre de toutes les professions. Le succès viendra toujours couronner votre courage et votre persévérance; car, soyez, certains, dans l'état de cultivateur, il y a comme dans tous les autres, du travail à faire, des déboires à éprouver, des difficultés à surmonter; mais celui là qui dit résolument: "Je veux arriver," tombe rarement en chemin.

Malheureusement, de nos jours, un mauvais esprit s'est emparé de beaucoup de nos jeunes gens à la campagne. Ces jeunes gens nourrissent des chimères, ils ont de bons rêves, ils sont inquiets, tourmentés du désir de faire fortune sans travailler; ils se croient assez intelligents, doués d'assez de talents pour arriver à la richesse, mener une vie luxueuse en se croisant les bras; c'est pourquoi ils dédaignent l'état de leur père; l'état de cultivateur n'est pas assez noble pour eux, il demande trop de travail, ce n'est pas le fait d'un jeune homme habile et d'entre prise... ils s'en vont dans les villes grossir bien souvent, la légion des banqueroutiers, du faussaire, des voleurs; ou bien bien, s'ils restent honnêtes, ils végètent derrière un comptoir ou dans un bureau, gagnant peu et regrettant, mais trop tard, la terre paternelle.

Jeunes gens, soyez assurés d'une chose: l'ère des miracles est passée, la fortune ne viendra pas vous trouver durant votre sommeil, vous ne deviendrez pas riches en vous croisant les bras. Soyez marchands, avocats, médecins, cultivateurs, etc., sans le travail, l'étude, l'étude, la persévérance, vous ne pourrez réussir: mais de tous les états, celui de cultivateur est le meilleur et conduit le plus sûrement au bien être.

Il est peut-être plus agréable de se tenir derrière un comptoir, mesurer de l'indienne, faire la causette avec les dames, que de tenir les manchons de la charrue, mais rappelez-vous, fils de cultivateurs, que la terre est une bonne mère, qu'elle prodigue ses biens à ceux qui travaillent dur et ferme, qu'elle les donne en proportion du travail et de l'intelligence que l'on déploie pour elle. Votre avenir est entre vos mains, d'un côté vous avez un succès certain sur la terre paternelle; de l'autre, une fortune incertaine, souvent la misère dans les villes ou en pays étranger.—Le Nord.

CHEAPEST AND BEST CHAIRS

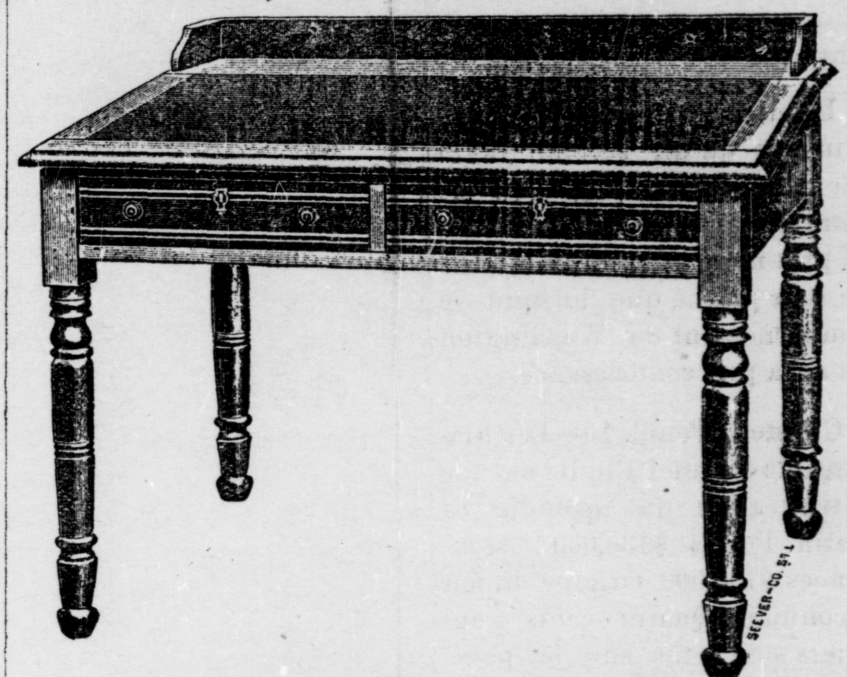
—IN— P. E. I.

—X— Make— them ourselves

—X— WRITE FOR CUTS AND PRICES.



SCHOOL FURNITURE GOOD, STRONG & CHEAP



MARK WRIGHT & CO., Charlottetown.

WRITE FOR PRICES. Jan. 16 '96

SI VOUS VOUS PROPOSEZ

Le matin d'aller en ville pour y acheter des marchandises, il est assez probable que vous rassembleriez la famille la veille, et que vous passeriez en revue les différents magasins et leurs prix, tout en prenant compte des marchandises que vous pretendez acheter.

NOUS AVONS MONTRE AU PUBLIC

que nous vendons à meilleur marché que qui que ce soit, vu que nous vendons aux prix cotants afin de nous retirer du commerce en détails.

AINSI SI VOUS VOULEZ

acheter au magasin où vous pourrez retirer le plus grand profit pour votre argent, ne manquez pas d'aller voir

D. ROGERS ET FILS

Summerside, 13 Fev. 1896

GENERAL INVITATION

I am now opening out my Spring Stock of

Farming Implements

which will be sold as low as the lowest, quality of goods considered.

Plows, Spring tooth and Disc Harrows, Iron Harrows, Seedsowers complete and Boxes to fit Cossitt Rakes.

A fine stock of Plow extras to fit nearly all kinds of Steel Plows

—NEXT—

Also on hand and to arrive about 15th May Truck waggons, Buggies, Phaetons, Road Carts, Concord Waggons, and many other articles too numerous to mention.

I would solicit a general invitation to the farmers of Prince County to inspect my stock and get my prices before purchasing elsewhere.

JOHN WILKINSON

Ablerton, P. E. I. March 26th 1893.

Scientific American Agency for PATENTS. CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc. For information and free Handbook write to MUNN & CO., 311 Broadway, New York. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American. Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.